

Préparez vos mouchoirs! ou le nouveau programme optionnel de français pour la 4^e et la 5^e années du secondaire

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 29, Number 3 (171), June 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31133ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Issenhuth, J.-P. (1987). Préparez vos mouchoirs! ou le nouveau programme optionnel de français pour la 4^e et la 5^e années du secondaire. *Liberté*, 29(3), 3–8.

LÉGITIME OFFENSE

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

Préparez vos mouchoirs! ou le nouveau programme optionnel de français pour la 4^e et la 5^e années du secondaire

Dès septembre prochain, les élèves de 4^e et de 5^e secondaires, c'est-à-dire âgés de 16-17 ans, pourront inscrire à leur horaire un nouveau cours optionnel de français, intitulé *Les projets de communication*. Il s'agit d'un programme de 132 pages, proposant six modules: la production de discours oraux et écrits, la compréhension de discours oraux et écrits, le journalisme, le théâtre, la poésie et le récit. Pour meubler chaque module, le programme suggère un certain nombre de projets tout préparés. L'élève inscrit à l'option en 4^e secondaire explorera un module, par exemple le journalisme. L'année suivante, en 5^e secondaire, il pourra s'inscrire de nouveau à l'option, à condition de choisir un module différent. Pour chaque année d'option réussie, il obtiendra deux crédits. Si j'entreprends ici une promenade dans ce programme, ce n'est pas pour en donner une analyse exhaustive, qui lasserait, mais dans le seul but d'en faire ressortir les beautés les plus touchantes.

L'introduction du programme, à elle seule, constitue un plat de résistance langagier. On sent tout de suite que le fonctionnaire anonyme* qui a pondu cette chose est féru de vécu, de milieu, de socioculturel et de communication. C'est peut-être un agent de milieu recyclé? Un psychologue reconverti? Un travailleur social au repos? Un professeur de formation personnelle et sociale à la retraite? On se perd en con-

* Le programme est approuvé par le ministre de l'Éducation, Monsieur Claude Ryan; l'a-t-il lu?

jectures. Quoi qu'il en soit, le bougre, au niveau du vécu socioculturel et langagier, c'est un as. De temps en temps, perdant toute retenue ou fourvoyé par mégarde, il s'égare dans l'enseignement du français, où il n'est manifestement pas à l'aise. Il lance alors au hasard des formules ronflantes et creuses, comme *produire des ensembles de signes* ou *production des significations discursives*, et regagne sans tarder le terrain du vécu interactif, où ses pas sont plus sûrs. Saisissant ensuite le français avec une lorgnette ramassée dans un CLSC, la seule qui lui convienne, il définit les objectifs de son programme comme on définirait ceux d'un programme de danse sociale: il s'agit de faire *des communications réussies*. Ainsi culmine, par les soins d'un fonctionnaire psychique, la mythologie enfantine de la bonne entente sur laquelle se fonde le nouvel enseignement du français depuis le début du primaire: «Si on communiquait bien, tout irait bien, il n'y aurait plus d'inégalités, plus de concurrence, plus de compétition, plus de frustrations, plus de préjugés, plus de stéréotypes, etc.» Plus on avance dans les propos du fonctionnaire verbomoteur, mieux on comprend le fond des choses, le mystérieux retournement ministériel par lequel les élèves les moins bons en français pourront désormais être les meilleurs. Être bon en français, dit au fond l'habile fonctionnaire qui déplace les objectifs pour cacher son ignorance de la matière, c'est être à l'écoute du milieu, branché sur le milieu, c'est interagir avec le milieu langagier au niveau du vécu socioculturel. Et le tour est joué! Voilà un nouveau programme égalitaire, à la portée de tous, un programme humanitaire, devrais-je dire, centré sur le partage, l'attention à l'autre, un programme du Club Optimiste ou de Croix-Rouge langagière. Y a rien là! Pas besoin d'un dictionnaire pour comprendre ça! L'aplatissement est complet, et l'on ne sait s'il faut pleurer comme une vache ou rire comme un veau devant la perspective de l'énorme thérapie de groupe à laquelle pourrait ressembler l'enseignement de l'option si les professeurs, distraits, tombaient dans le

panneau. Que l'on choisisse d'en rire ou d'en pleurer, une boîte de mouchoirs est indispensable pour continuer à lire.

La progression dans le lecture du programme fait découvrir un autre aspect du fonctionnaire du vécu. C'est un mercantile. Il a été marqué par une pédagogie de centre d'achats. Son programme vise à la *fabrication de produits langagiers* qui pourraient répondre — c'est même souhaitable — à *une commande du milieu social environnant*. Le projet lui-même est un *contrat*, négocié à l'amiable. Il peut aboutir à une *vente de textes*. Vente de garage? Encan? Vente de porte à porte? Le fonctionnaire mystérieux ne le dit pas. L'évaluation que l'on fait du projet tient largement compte de son *impact* sur le *milieu*. Il ne suffit pas de vendre, il faut que le client en redemande. On vérifie l'impact par la cueillette des *feed-back* de la clientèle. Ainsi, l'élève qui par malheur s'adresse à un public ignare obtiendra ses crédits s'il brait bien. La valeur socioculturelle du produit langagier et la consommation complète de l'acte de communication sont à ce prix. La négociation du projet est du marchandage. On avertit l'élève de ses droits de consommateur du programme: il est libre d'atteindre le degré de performance qu'il veut, l'ampleur de la tâche relève de sa fantaisie, la durée du projet aussi. Le maître est surtout là pour l'aider à préciser son «feeling», pour «booster» son vécu en cours de route, pour l'éclairer socioculturellement. *Aucun élève, dit le fonctionnaire magnanime, ne peut être exclu du cours à option, car toute personne est habitée par le désir de lire et d'écrire.* Le programme est d'abord un programme de désir, c'est le désir qui compte, le désir mirobolant de l'*état de discours* permanent et de la *communication continue* avec le milieu. Un CKAC à deux pattes, toujours en ondes, déblatérant sans fin pour ne rien dire, voilà ce que tout le monde rêve d'être. Le fonctionnaire médiatique l'a bien vu. On comprend dès lors pourquoi il est presque interdit au professeur d'enseigner quoi que ce soit: il brimerait le violent désir de logorrhée socioculturelle qui emporte

l'élève, comme nous tous. Un bon gourou psychique ne frustre pas son auditoire en lui présentant des connaissances inconnues. C'est l'enfance de l'art. Peu importe que l'élève écrive comme un pied, on peut écrire en groupe, et puis, s'exclame le fonctionnaire charismatique, terrassé par son programme, c'est *plus qu'un cours, c'est une expérience de vie!* Décidément, impossible de faire un pas sans s'aplatir dans l'approche, dans la démarche, dans le cheminement et l'interpellation du vécu.

Il ne faudrait pas passer sous silence, chez notre fonctionnaire exhibitionniste, l'obsession, la manie du *show*. On s'exhibe à toutes les sauces dans son programme. Dans des soirées culturelles, des veillées de milieu, des cercles psycho-langagiers, des vidéos, des émissions de radio, des ligues d'improvisation, des affichages muraux, des feuilles de choux interactives, et même après le coucher du soleil, dans des nuits de la poésie qui passent l'imagination. La socioculture est le principal critère d'évaluation des *shows*. On communique son vécu au milieu, et par un effet de vases communicants ministériels, le milieu donne des crédits. Gare à l'élève si le *show* n'est pas au goût du milieu! Et dire que le fonctionnaire du *show-bizz* ose parler ici et là de *rigueur intellectuelle!* Soyons socioculturel, et mettons à son crédit qu'il a voulu dire autre chose.

Quant aux lectures suggérées, on comprend qu'elles soient rarissimes. Le fonctionnaire élitiste élimine d'emblée tout ce qui n'est pas chef-d'œuvre. Il ne retient que *Québec français*, quelques articles envoûtants de *Madame au foyer* et un traité foudroyant de Philippe Haeck. S'il suggère de procéder à une *analyse littéraire*, elle ne portera pas sur des tocards comme Saint-Exupéry ou Gabrielle Roy, mais sur un épisode du téléroman *La Bonne aventure*. On s'étonne tout de même qu'il ne mentionne nulle part le théâtre du vécu de Janette Bertrand, la poésie socioculturelle de Lucien Francœur ou le courrier de Solange Harvey, ces mines d'or psycho-langagières. On se rassure quand il évoque un article de la revue

Psychologie préventive: L'impact des stéréotypes. Quand on aura lu ce chef-d'œuvre, on pourra sûrement mourir: on aura vu le salut socioculturel.

Bien des concepts du programme mériteraient d'être explorés. C'est un amoncellement de merveilles. Arrêtons-nous seulement au concept socioministériel de poésie. Il frappe par son absolue nouveauté. La poésie, dit le fonctionnaire inspiré, est un *état de poème, une façon de pointer les choses du regard*, et plus loin, *c'est un peu comme partir en vacances*. Aussitôt, on a envie de partir à Plattsburgh, sur la plage, avec le fonctionnaire, et d'y faire les gros yeux aux choses, pour voir si le truc marche, si l'*état de poème* est bien au rendez-vous. La poésie, poursuit le fonctionnaire bouleversant, c'est affaire d'*imagi-neurs*, qui *plantent la fantaisie dans la terre incertaine*. Puis le fonctionnaire augural s'élève: on va tenter de *s'approprier la clé des grands mystères*. Ces conceptions pleines de bonhomie et de grandeur ne conduisent à rien d'autre qu'à *s'écouter en dedans*, c'est-à-dire, une fois encore, à l'inévitable *vécu personnel, culturel et social*, doublé du *milieu* qui ne le quitte jamais. Si on invite un poète en classe, ce sera un *poète du milieu*. Les autres feraient peur, mieux vaut toujours rester entre nous autres. Et tout finit dans les bras de la psychologie, par l'ouverture, l'écoute, les folies intérieures et les incohérences refoulées. Le fonctionnaire perturbé, qui avait réussi jusque-là à cacher son trouble, lâche finalement le morceau: la poésie, au fond, est une thérapie bon marché dont on aurait tort de se priver, au moment où l'école publique a si peu de finances.

Détails significatifs: dans son programme de 132 pages, le fonctionnaire de la joie sociale emploie 64 fois le mot *communication*, 53 fois le mot *socioculturel*, 51 fois le mot *social*, 18 fois le mot *milieu*. Quant au mot *littéraire*, il n'apparaît que 13 fois, mal employé le plus souvent, accolé aux romans Harlequin, au contexte, etc. Le mot *littérature*, lui, n'apparaît *jamais*. Qu'est-ce à dire? S'agirait-il d'un mot tabou? D'un oubli? Emettons plutôt cette hypothèse

généreuse pour le fonctionnaire libéré: il ignore tout simplement ce que c'est. Il aura suivi un cours du soir en pragmatique textuelle, un autre sur le schéma de la communication, et ne sera remis ni de l'un, ni de l'autre. Il aura restitué ses quelques acquis pêle-mêle, et les aura conjugués acrobatiquement avec le vécu interactif du milieu. Et voilà le malheureux concours de circonstances qui le fait dérailler jusqu'à dire: *le téléroman est un genre littéraire*. Voilà l'origine de la bouillie épaisse et collante qu'il nous sert. Triste destin! Aussitôt que la pragmatique textuelle, le schéma de la communication et le vécu interactif seront passés de mode, son programme ne vaudra plus un clou.

En attendant, pendant que les élèves du secteur public pataugeront dans cette mélancolique bouillie pour les chats, ceux du secteur privé continueront à suivre des cours de littérature solides et formateurs, qui leur ouvriront des fenêtres sur l'espace et sur le temps. Dans ces cours, on bâtira avec les quelques bonnes pierres de la civilisation passée, pendant que les infortunées victimes des *projets de communication* cultiveront leur vécu et s'enliseront dans un présent spectaculaire, tape-à-l'œil, verbeux, mythique et vain.